



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2024
COMPÉTITION

ALL WE IMAGINE AS LIGHT

Un film de
Payal Kapadia

LE 02 OCTOBRE AU CINÉMA





FESTIVAL DE CANNES
SELECTION OFFICIELLE 2024
COMPÉTITION

ALL WE IMAGINE AS LIGHT

Un film de
Payal Kapadia

Infirmière à Mumbai, Prabha voit son quotidien bouleversé lorsqu'elle reçoit un cadeau de la part de son mari qu'elle n'a pas vu depuis des années. De son côté, Anu, sa jeune colocataire, cherche en vain un endroit dans la ville pour partager un peu d'intimité avec son fiancé. A l'occasion d'un séjour dans une station balnéaire, pourront-elles enfin laisser leurs désirs s'exprimer ?

1H55 / Inde, France / Drame

DISTRIBUTION

CONDOR DISTRIBUTION
61, rue de l'Arcade
75008 Paris
01 55 94 91 70
marketing@condor-films.fr
www.condor-films.fr

RELATIONS PRESSE

Karine Durance
+33 6 10 75 73 74
durancekarine@yahoo.fr
Stanislas Baudry
0616760096
sbaudry@madefor.fr

MATÉRIEL PRESSE TÉLÉCHARGEABLE SUR : <https://www.condor-films.fr/film/all-we-imagine-as-light/>

LE 02 OCTOBRE AU CINÉMA

ENTRETIEN AVEC PAYAL KAPADIA , RÉALISATRICE

ALL WE IMAGINE AS LIGHT, du moins dans sa première partie, se déroule au cœur de Mumbai et en propose une formidable exploration : les lumières de la ville, les magasins, les petits restaurants, les trains, les bus, les métros, et même les caves des immeubles... Mais la pluie est aussi omniprésente et contribue beaucoup à l'atmosphère du film. Êtes-vous originaire de Mumbai ?

Absolument. Je n'y ai pas passé toute mon enfance, mais c'est la ville que je connais le mieux. Mumbai est une métropole assez cosmopolite. Des gens venus des quatre coins du pays viennent y travailler. C'est un univers multiculturel qui offre une vraie diversité. Les femmes y trouvent du travail un peu plus facilement qu'ailleurs. Je voulais que le film s'attache à ces femmes qui partent de chez elles pour aller travailler ailleurs. Mumbai était le cadre idéal pour en parler.

Ce qui m'intéressait également, c'était le fait que la ville soit en constante mutation. Certaines zones changent très rapidement en raison du boom immobilier. Des promoteurs ne cessent de racheter des quartiers où des gens vivaient depuis très longtemps. Beaucoup d'entre eux ne sont pas en possession des documents prouvant qu'ils habitent là depuis des années, ce qui permet d'autant plus facilement à ceux qui en ont les moyens de prétendre qu'ils sont propriétaires du terrain.

Le film se déroule entre les quartiers de Lower Parel et Dadar. Il y avait là de très grandes filatures de coton jusque dans les années 1980, époque à laquelle elles ont commencé à fermer. Beaucoup de gens ont alors perdu leur travail. Une grande partie de ce terrain a été bradée aux propriétaires des filatures grâce à d'importantes subventions du gouvernement de l'époque. Du coup, quand les filatures ont fermé, il n'était que justice que le terrain soit redistribué aux familles des ouvriers. Mais ils ont été victimes d'escroqueries et chassés du quartier qui a été largement investi par des complexes immobiliers luxueux et des centres commerciaux haut de gamme. Les propriétaires des filatures ont gagné beaucoup d'argent, tandis que ceux qui travaillaient là se sont retrouvés sans rien. Quand on passe dans le coin, la simple juxtaposition des styles architecturaux est révélatrice sur l'histoire sociopolitique du quartier.



Alors que vous filmez le marché, on entend un homme raconter que bien qu'il vive à Mumbai depuis des années, il ne considère pas qu'il est chez lui car il sait qu'il devra peut-être partir un jour...

La grande majorité des hommes qui viennent travailler à Mumbai n'emmènent pas leur famille avec eux et ne voient leur femme et leurs enfants qu'une fois par an. Du coup, il y a constamment ce sentiment d'incertitude et d'instabilité. Mumbai est sans doute l'endroit qui offre les meilleures opportunités d'investissements, mais cela ne veut pas dire que la vie y est facile.

Comment êtes-vous parvenue, à travers la mise en scène, à faire en sorte que le film soit imprégné par l'identité de la ville ?

C'est assez cher de tourner à Mumbai parce que toute l'industrie du cinéma hindi y est concentrée. On a tourné à deux caméras. On a utilisé la caméra principale dans les lieux où on avait une autorisation de tournage. Et on s'est servi de la seconde – une petite Cannon EOS C70 très efficace – pour les endroits où on n'en avait pas. On faisait comme si on était en repérages. Les acteurs se prêtaient volontiers au jeu car ils ont tous déjà tourné des films indépendants. L'expérience n'en était que plus enrichissante.

Avez-vous tourné dans un véritable hôpital ?

J'ai un formidable régisseur d'extérieurs, Kishor Sawant, qui est réputé pour repérer des endroits incroyables à Mumbai. Il a participé à plusieurs films d'auteur majeurs. Il déniché toujours des endroits qui incarnent totalement

la ville, mais qu'on n'a pas beaucoup vus au cinéma. Il a trouvé cet hôpital qui allait être démoli d'ici quelques mois. Tout le matériel médical était encore sur place. Cela a très bien fonctionné. Il en était de même de l'appartement. Il s'agissait d'un immeuble d'habitation à loyer modéré qui, lui aussi, allait être démoli. C'est là que nous avons installé l'appartement de Prabha et d'Anu.

Étonnamment, la deuxième partie de ALL WE IMAGINE AS LIGHT se déroule en dehors de Mumbai, en bord de mer...

La deuxième partie du film se déroule dans un village du littoral de Ratnagiri. Pendant longtemps, beaucoup de gens de cette région venaient travailler dans les filatures de coton de Mumbai qui ont largement dessiné le paysage urbain des quartiers où se passe la première partie du film (Lower Parel et Dadar). Quand les filatures ont fermé leurs portes, les gens ont eu beaucoup de mal à rebondir. C'est à ce moment-là que de nombreuses femmes, dont les maris avaient perdu leur gagne-pain, ont commencé à entretenir leur famille. La plupart de ces femmes sont originaires des régions de Raigad et Ratnagiri.

Les deux infirmières qui partagent un appartement, Anu et Prabha, sont-elles également originaires de la région de Ratnagiri ?

Anu et Prabha viennent de l'État du Kerala, au sud du pays, dont sont originaires beaucoup de femmes qui travaillent à Mumbai. Au Kerala, le métier d'infirmière est très bien considéré et les femmes qui choisissent cette profession sont encouragées dans leur démarche. Beaucoup de femmes qui vont travailler à Mumbai ne sont pas totalement indépendantes, même si leur famille n'habite





pas avec elles. Cependant, c'est un paradoxe qui est vrai de la quasi-totalité des femmes en Inde. Malgré leur autonomie financière, elles ont toujours des liens très forts avec leurs proches restés au pays. Leur famille continue à contrôler leurs fréquentations et à leur dicter qui elles peuvent aimer ou épouser.

Le mari de Prabha vit en Allemagne et il ne semble pas lui donner beaucoup de nouvelles. S'agit-il d'une situation habituelle ?

Beaucoup d'Indiens n'hésitent pas à chercher du travail à l'étranger. Tous les États, et en particulier ceux qui se trouvent sur le littoral, connaissent des migrations de leur main d'œuvre depuis des siècles. Il en est ainsi du mari de Prabha. Il est sans doute tenté d'aller travailler à l'étranger car les salaires y sont beaucoup plus élevés. Beaucoup d'habitants du Kerala travaillent au Moyen-Orient. Mais ce n'est pas le seul État. À Mumbai comme ailleurs, ce sont souvent les hommes qui partent à l'étranger et laissent leur famille au pays.

Pensez-vous que le mari de Prabha finira par la retrouver ?

Il lui a sans doute promis qu'un jour il reviendrait au pays ou qu'il essayerait

de lui trouver un travail en Allemagne. Mais il semble avoir disparu de la vie de Prabha et on ne sait pas vraiment ce qu'il a en tête. D'ailleurs, elle n'a plus franchement envie d'avoir de ses nouvelles. Lorsqu'elle reçoit le cuiseur à riz, qu'on peut interpréter comme une métaphore de la vie familiale, elle semble traverser une phase difficile et elle met le cuiseur de côté. Prabha est quelqu'un de compliqué. De toute évidence, elle aime se sentir utile pour les autres. Elle tente d'aider Parvaty à conserver son appartement, à l'hôpital elle entoure d'affection la vieille dame qui souffre d'hallucinations, elle paie la quote-part du loyer d'Anu... Elle incarne une sorte d'ange-gardien pour son entourage, mais elle est aussi un peu austère. Elle ne prend pas vraiment en compte ses propres désirs.

Anu vient-elle du Kerala ?

Oui. Elle est issue d'une famille conservatrice. Elle a toujours été un peu rebelle. Elle dit ce qu'elle pense et elle assume sa sexualité beaucoup plus ouvertement que Prabha, et même plus que son petit ami.

Le film parle aussi de l'amitié entre ces deux femmes.

L'amitié entre elles est complexe. Chacune a ses défauts, aucune n'est parfaite. J'avais envie de m'intéresser à l'amitié qui est une forme de relation sans définition précise. Quand on grandit, les amis font partie des gens importants sur qui on peut compter, parfois plus que ses proches. Je crois que c'est encore plus vrai quand on vit loin de sa famille. C'est donc une forme de relation que j'avais envie d'explorer dans le film.

Les trois comédiennes sont extraordinaires, à la fois douces et fortes... Comment s'est passé le casting ?

On a d'abord trouvé l'actrice qui joue Prabha. Elle s'appelle Kani Kusruiti et elle tourne beaucoup de films d'auteur. J'ai écrit le scénario avec elle en tête. Elle a fait du théâtre et elle a un très large registre de jeu. On a répété les scènes ensemble avant le tournage, on a fait des lectures avec les autres acteurs, on a trouvé de nouvelles idées et on a même changé les dialogues. Je parle le hindi et le marathi, mais pas le malayalam. C'est parfois difficile de diriger des acteurs dans une langue qui n'est pas la sienne. Il faut beaucoup se fier à la gestuelle. Kani a considérablement enrichi le personnage, elle comprenait très bien son milieu social, sa langue.

L'actrice qui joue Anu s'appelle Divya Prabha. Elle vient aussi du Kerala où le cinéma Indépendant est en plein essor. Elle jouait le rôle principal de Ariyippu : la Déclaration qui a été sélectionné au festival de Locarno il y a deux ans. Divya a une incroyable présence. Elle est totalement investie dans le rôle.

Parvaty est interprétée par Chhaya Kadam. C'est une actrice très expérimentée qu'on a vue dans des productions indépendantes et des films commerciaux. Elle joue souvent des femmes fortes. Elle est elle-même originaire du Ratnagiri et son village natal n'est pas très loin de là où nous avons tourné. Elle connaissait donc la situation qu'évoque le film et elle sait ce que cela représente de tenter sa chance à Mumbai et de ne pas toujours réussir. Elle connaissait l'histoire de ces femmes.

Quand le film a-t-il été tourné ?

On a tourné en deux temps. La première partie, qui se déroule à Mumbai, a été tournée en juin et juillet 2023, en pleine mousson. Le festival de Ganapati qui a lieu à mi-parcours du film indique le début de la deuxième partie. On a alors fait une pause et la deuxième partie a été tournée en novembre. Il fallait qu'on attende le changement de saison. Sur la côte occidentale de l'Inde, il n'y a pas beaucoup de saisons – uniquement la mousson ou la saison sèche. Je voulais

qu'on ressentie ces deux climats différents. Étant donné que la deuxième partie se déroule à Ratnagiri, le paysage se transforme totalement après la mousson. La nature verdoyante et luxuriante se couvre d'herbes sèches et la terre vire au rouge. Cette terre rouge fait partie intégrante de l'identité du Ratnagiri. Je voulais marquer cette évolution afin qu'on perçoive les couleurs des deux paysages, à deux saisons différentes.

Le montage a-t-il commencé entre les deux périodes de tournage ?

Oui. Nous avons d'abord fait un premier montage, très sommaire. J'adore travailler comme ça. C'est lié à mon passé de documentariste. Quand on réalise un documentaire, on peut tourner, monter, constater ce qui manque, et tourner de nouveau. Même si on ne pouvait pas adopter une démarche similaire ici, pour des raisons évidentes, j'aime aborder la fiction de la même manière. Les acteurs insufflent quelque chose de nouveau à leurs personnages, les lieux de tournage aussi... Par exemple, pendant la première phase de montage, j'ai pris conscience que la relation entre les trois femmes était beaucoup plus forte que je ne pensais.

Du coup, j'ai souhaité qu'on les voie davantage ensemble dans la deuxième partie. Je voulais que Prabha, Anu et Parvaty passent plus de temps toutes les trois. C'était formidable de travailler avec ces trois femmes : quand elles étaient réunies, ça faisait des étincelles !

Même si ALL WE IMAGINE AS LIGHT est mon premier long métrage de fiction, je tiens à faire coexister fiction et documentaire. J'essaie d'aborder la fiction comme un matériau documentaire. Je trouve la juxtaposition des deux très intéressante et je crois vraiment que ce métissage donne au réel une dimension fictive, et à la fiction une dimension documentaire.

Votre précédent film, TOUTE UNE NUIT SANS SAVOIR, histoire d'amour et récit d'une révolte étudiante, était ouvertement engagé. Votre nouveau film a-t-il également une résonance politique ?

ALL WE IMAGINE AS LIGHT ne l'est évidemment pas de manière aussi frontale. Mais au fond, je crois que tout est politique. En Inde, l'amour est extrêmement politique. Je ne dirais donc pas que ce film n'est pas engagé. La possibilité d'épouser la personne de son choix est un sujet complexe. Il y a la question de la caste, de la religion... Et elle a un impact majeur sur le choix de la personne avec qui on souhaite passer sa vie et sur les conséquences d'un tel choix. L'amour impossible, qui est un des thèmes majeurs du film, est un enjeu très politique.

ALL WE IMAGINE AS LIGHT est produit par un producteur français et un producteur indien...

Mon producteur français est Petit chaos. On travaille ensemble depuis cinq ou six ans, si bien qu'on avait déjà collaboré pour TOUTE UNE NUIT SANS SAVOIR. On a entamé le développement de ALL WE IMAGINE AS LIGHT en 2019. Trouver les financements d'un premier long métrage est un long processus, comparable à un marathon, et on a donc tourné TOUTE UNE NUIT SANS SAVOIR entretemps. Les producteurs indiens de Chalk and Cheese connaissent bien les conditions de tournage à Mumbai, mais tout comme moi, ils n'avaient aucune expérience en matière de fiction. J'ai apprécié de découvrir ces nouveaux enjeux en même temps qu'eux.

Quelle est la situation des femmes réalisatrices en Inde, en 2024 ?

Je ne suis pas certaine de me reconnaître dans ce statut de « femme réalisatrice ». En Inde, l'appartenance à un genre ne suffit pas à vous définir. Ma condition de femme croise d'autres appartenances. Je suis une femme, certes, mais j'appartiens à une caste dominante et à une classe de privilégiés. J'ai donc plus de facilités qu'un homme qui n'est pas issu du même milieu. Tout le monde a du mal à faire des films, surtout des films indépendants qui ont besoin d'être montrés dans les festivals. Les financements pour ce type de cinéma sont rares. Je suis donc d'autant plus reconnaissante envers le système européen. Pour revenir à votre question, je ne me considère pas vraiment comme une femme réalisatrice qui est empêchée de tourner en raison de son sexe. Au contraire, j'ai beaucoup d'opportunités grâce à mes autres privilèges.





DERRIÈRE LA CAMÉRA

PAYAL KAPADIA

Payal Kapadia est une réalisatrice installée à Mumbai. Elle a étudié la réalisation au Film & Television Institute, en Inde. Ses courts métrages AFTERNOON CLOUDS et AND WHAT IS THE SUMMER SAYING ont été présentés respectivement à la Cinéfondation et à la Berlinale. Son premier long métrage documentaire TOUTE UNE NUIT SANS SAVOIR a été sélectionné à la Quinzaine des Cinéastes en 2021 où il a remporté l'œil d'or du meilleur documentaire.

FILMOGRAPHIE

- 2024** - ALL WE IMAGINE AS LIGHT
En compétition officielle au Festival de Cannes 2024
- 2021** – UNE NUIT SANS SAVOIR
Quinzaine des Cinéastes 2021
Œil d'Or du meilleur documentaire
- 2018** - AND WHAT IS THE SUMMER SAYING
Berlinale – Sélection courts métrages 2018
- 2017** - AFTERNOON CLOUDS
Festival de Cannes 2017 - Cinéfondation
- 2015** - THE LAST MANGO BEFORE THE MONSOON
Oberhausen – prix FIPRESCI et mention spéciale du jury

ALL WE IMAGINE AS LIGHT

EQUIPE ARTISTIQUE

Prabha Kani Kurusti
Anu Divya Prabha
Parvaty Chhaya Kadam
Shiaz Hridhu Haroon
Dr Manoj Azees Nedumangad

EQUIPE TECHNIQUE

Scénario & Réalisation Payal Kapadia
Assistante de réalisation Robin Joy
..... Rutu Suthar
..... Suyash Kamat
Directeur de production K C Pranav Raj
Photographie Ranabir Das
Décors Piyusha Chalke
..... Yashasvi Sabharwal
..... Shamim Khan
Costumes Maxima Basu
Musique Topshe